

Anecdote #5

... à une certaine rue de Parc-Extension



TOC

C'est pas un cadeau d'être poète en ce pays. Parfois la lune nous envoie des rafales de messages à déchiffrer. Autant de flocons, autant d'appels à comprendre. Ah! Que la neige a neigé!

Faut être fou ou folle...

Moi, je suis toc. Écoutez ça. Je m'étais juré cet hiver-là de garder mes vieux gants noirs, de les user à la corde. Ils m'avaient été si précieux, depuis tant de temps, à déneiger le char, à déglacer le capot, et surtout à recueillir dans leur paume, parmi la multitude ailée, l'inaccessible étoile cristallisée juste pour elle... juste pour moi. Oui, toc. Cette paire inséparable de polyester antidérapant, hérissée et salée, allait me le révéler.

Tout a commencé sur une certaine rue de Parc-Extension. Je passais par là comme je l'ai fait pendant trente ans en revenant de l'école. C'était un lendemain de tempête - ou un surlendemain - on n'était pas sur une rue prioritaire du protocole de déneigement. Il y avait des bancs de neige dressés comme le Taj Mahal des deux côtés, avec des véhicules grimpés tout croche dessus. Je suivais sagement la file d'autos sur l'étroit chemin au bout duquel je devais tourner sur Crémazie et prendre le métropolitain jusqu'à Chenoua à Montréal-Nord.

La radio italienne faisait tourner un succès de Carosone. Renato Carosone que, petit, j'imaginai avec son orchestre dans le voyant rouge du tourne-disque jouant une de ses tounes qui me font encore sauter après six décennies.

Chanson finie. Pause publicitaire. Marché Bonanza. Et on n'avance toujours pas. Cinq, dix, après j'sais pus combien de minutes, je sors voir ce qui se passe. Peu importe ce qui bloque notre passage, l'essentiel de ce qui nous concerne ici est qu'un gant tombe alors de ma poche, SANS QUE JE M'EN APERÇOIVE.

Quand je suis arrivé finalement à la maison, la ville était passée par toutes les teintes de bleu, du soir à la nuit. Ce n'est que le lendemain, au moment de repartir que j'ai réalisé l'avoir perdu. Une alerte amber s'est aussitôt déclenchée dans mon esprit. Mon gant avait fait une fugue; mais il était encore vivant, et il me fallait le retrouver!

J'ai fait et refait le tracé de l'endroit où j'avais stationné la veille jusqu'à l'école; inspecté les alentours sous les cris des enfants et des pneus glissant dans la gadoue congelée. Sans succès.

Je suis retourné à la récré, le midi, l'après-midi! Rien.

Alors, j'ai réfléchi. Je me suis dit que mon gant avait probablement été récupéré par le prince bleu du Ramasutra. Il habite à côté. Il n'est pas habitué au froid, pas encore baptisé à l'hiver québécois. Mais il lui manque l'Autre. Alors il le soupèse, évalue ses chances d'être heureux avec les Windigos d'ici.

Ou encore, mon gant a passé la nuit à bambocher avec les autres objets du quartier. Jetés par les enfants, foulés par les passants; petit bonheur au cœur de l'année scolaire; ils s'en fichent de n'appartenir à personne.

Ou alors on me l'a volé! Quelqu'un là-bas l'a enfilé et tire sur ma marionnette.
Quelqu'un qui tient les cordes, qui parle à ma place. Quelqu'un qui court toujours.

Je suis toc. J'ai tout repassé dans mes pensées : Carosone, marché Bonanza, publicité.
Oui! La fois où je suis sorti pour voir ce qui bloquait! Je ne suis pas allé bien loin. Ça ne pouvait qu'être là!

Eh bien! Savez-vous quoi? À la fin de l'école, quand j'ai tassé ma carlingue au même endroit où, selon mes calculs, trois coins plus loin, il serait tombé de ma poche... il était là! À demi enfoui, à demi écrasé comme une tarentule sous le passage de camions et piétons, mais vivant! Ouf! Encore chanceux que la rue Wiseman soit une des dernières à être nettoyées!

Enseigner, en latin « laisser une trace ». C'était le plus beau jour de ma vie, j'avais retrouvé mon gant. Dans mes pensées, il a laissé une trace que le vent efface...

Michel Pirro
20 février 20212

Dessin Masato Tsuchiya

Un Frère Toc : <https://youtu.be/g1eb5En4RMk>

Renato Carosone : <https://youtu.be/BqIjwMFtMCs>